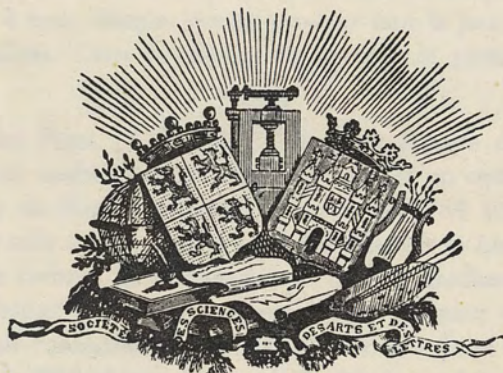


272 975 B

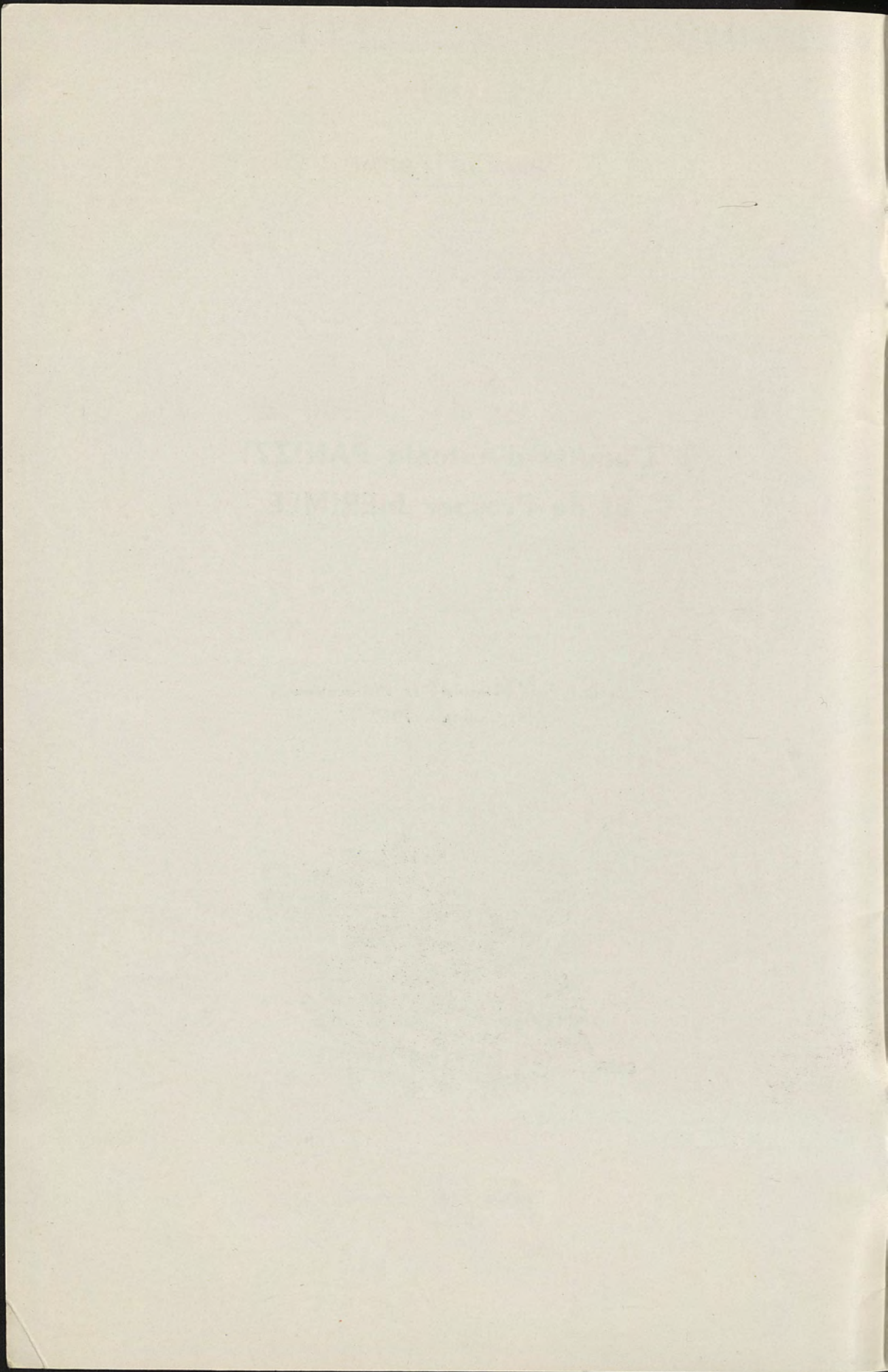
Marie DELCOURT

**L'amitié d'Antonio PANIZZI
et de Prosper MERIMEE**

Extrait de « Mémoires et Publications »
81e volume, 1967



Maison Léon Losseau
Mons



272975B

*A Richard Forgeur, en amical souvenir
d'un casse pied*

me

L'AMITIÉ D'ANTONIO PANIZZII ET DE PROSPER MÉRIMÉE

par

Marie DELCOURT

Membre titulaire

La Convention déclara Nationale la bibliothèque des rois de France. Pour faire de ce texte de loi une réalité vivante, il fallut des années de travail. Les rois avaient courtoisement accordé à des visiteurs choisis la faveur de voir leurs collections. Le régent, en 1720, avait autorisé les savants de toutes les nations à y entrer aux jours et heures qui seraient fixés par le bibliothécaire de Sa Majesté ; le public était admis une fois par semaine, depuis onze heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi. Les étrangers étaient bien reçus, pourvu qu'ils fussent accompagnés par quelqu'un des Académies. Il s'agissait à présent de transformer un musée privé, exceptionnellement ouvert à des personnes choisies, en une institution accessible à tous, chaque jour et pendant tout le jour, avec un minimum de formalités. Cette révolution fut en grande partie l'œuvre d'un Belge.

Joseph Van Praet (1754-1837), fils d'un libraire de Bruges, vint jeune à Paris où, après avoir été chargé de mettre en ordre les livres de la bibliothèque de Marie-Antoinette, il entra en 1783 comme « premier écrivain » dans celle du roi. Encore qu'il fût étranger et qu'on l'eût accusé de manquer de civisme, la Convention le nomma gardien des imprimés, département destiné à prendre une importance majeure dans une institution qui serait consacrée à l'instruction et à la culture de tous. Entre 1792 et 1800, la Bibliothèque Nationale doubla le nombre de ses volumes. Non seulement elle reçut les ouvrages les plus précieux parmi les dépouilles des corporations et des maisons religieuses supprimées, mais encore, comme l'avaient fait Charles VIII et Louis XII, le Directoire et Napoléon considérèrent le livre comme le plus légitime des butins de guerre. Les bibliothèques

ques italiennes eurent à se dessaisir de bien des ouvrages précieux. La Belgique fournit plusieurs centaines de manuscrits qui durent être expédiés solidement reliés au chiffre du conquérant.

Ce pillage trouva en Van Praet un précieux collaborateur. Sa rare compétence lui permit de « diriger les agents du gouvernement vers les dépôts les plus riches », dit avec une tranquille impudeur son biographe Daunou dans l'éloge funèbre qu'il prononça en 1839 devant l'Académie des Inscriptions. « J'ai eu sous les yeux en 1789 plusieurs notes qui supposaient la plus exacte connaissance de l'état des bibliothèques étrangères où l'on pouvait puiser. » En 1813, Van Praet pouvait se réjouir « d'accroissements dont il serait difficile de mesurer l'étendue ». Ils furent menacés quand, en 1814 et en 1815, les alliés entrèrent à Paris et entreprirent de récupérer une partie des biens perdus. Van Praet n'eut qu'une idée, qui était « de ne pas perdre ces précieuses acquisitions ». Avec la meilleure conscience du monde, il cacha une partie des livres et, face aux commissaires des puissances lésées, « défendit les intérêts de la Bibliothèque avec la ténacité d'un bibliophile et l'habileté d'un diplomate ».

Tout identifié qu'il fût à l'institution qu'il servait, quelque chose de son cœur battait encore pour sa ville natale, à laquelle il légua, des rares et précieuses éditions procurées par Colard Mansion, le premier imprimeur établi à Bruges à la fin du XV^e siècle, toutes celles qu'il avait pu acquérir et qui figuraient déjà à la Nationale.

En 1822, il reçut la visite d'un garçon de seize ans, son neveu Jules Van Praet, qui devait devenir le secrétaire et l'un des conseillers de Léopold I^{er}. Le garçon, qui venait faire sa philosophie à Paris, rencontra chez son oncle un monsieur Henri Beyle, qui rentrait de Milan d'où il avait été expulsé par la police autrichienne. Sous le pseudonyme de Stendhal, il avait publié un livre sur Rome, Naples et Florence et une histoire de la peinture en Italie.

* * *

La constitution d'une bibliothèque autonome et publique s'accomplit à Londres un demi-siècle après avoir été réalisée à Paris. Le traditionalisme anglais, que nulle rupture politique n'avait dérangé, opposa à l'évolution des résistances qu'il fallut vaincre une à une. L'artisan de cette transformation fut, comme à Paris, un étranger, Antonio Panizzi. Peut-être après tout le fait est-il moins paradoxal qu'il ne paraît à première vue. Dans les deux cas, il s'agissait de rompre avec des habitudes vénérables. Plus que

les gens du pays, un immigré aurait la lucidité et le recul nécessaire pour les combattre franchement et leur opposer un plan nouveau. Alors que Van Praet avait été porté par les événements, Panizzi mit des années à réaliser son œuvre. Or, les circonstances de sa jeunesse l'avaient préparé à bien des choses, mais certainement pas à devenir un jour *Principal Librarian* du British Museum.

* * *

Il naquit en 1797 à Brescello près de Modène, un bourg dont la place s'orne d'une statue colossale d'Hercule, découverte aux environs et érigée là en 1724 par le duc Rinaldo I^{er}, dont l'histoire n'a pas gardé d'autre souvenir. Antonio s'inscrivit à l'université de Parme, d'où il sortit docteur en droit en 1818. Il fut aussitôt nommé inspecteur des écoles de Brescello. On peut se demander ce que pouvaient être, en 1820, les écoles de Brescello. La charge laissait des loisirs au jeune homme, qui en profitait pour faire son stage d'avocat et, surtout, pour lire beaucoup, pour lire notamment les ouvrages qui, à ce moment, étaient interdits dans les Etats italiens. Son contemporain Fabrice del Dongo, né non loin de là en 1798, était trop grand seigneur pour lire quoi que ce fût. Mais leurs rêves étaient les mêmes.

Tous deux avaient grandi dans l'espoir de voir un jour une Italie libre, gouvernée par les principes qui avaient été ceux de la Révolution française. De cette aspiration reste un symbole de pierre : la statue à Milan de ce Napoléon que Fabrice voulut rejoindre à Waterloo. Napoléon, bien entendu, devait disparaître pour laisser l'Italie aux Italiens. Mais, Napoléon disparu, le Congrès de Vienne, ayant créé un royaume de Pologne dont le souverain était le tsar, un royaume de Lombardie-Vénétie dont le roi était l'empereur d'Autriche, restaura les anciennes dynasties en Espagne, à Naples, en Piémont, en Toscane, à Modène. Modène reçut pour souverain le fils de Marie-Béatrice d'Este et de l'archiduc Ferdinand qui avait été gouverneur de la Lombardie, celui-là même dont Stendhal dit, à la première page de la *Chartreuse de Parme* :

« Résidant à Milan et gouvernant au nom de l'empereur son cousin, il avait eu l'idée lucrative de faire le commerce des blés. En conséquence, défense aux paysans de vendre leurs grains jusqu'à ce que Son Altesse eût rempli ses magasins. »

Son fils François IV était un pauvre petit tyran, hypocrite, timoré, soupçonneux, qui pourrait bien avoir servi de modèle à Stendhal pour ce

Ranuce-Ernest qui « si une feuille du parquet vient à crier, saute sur ses pistolets et croit à un libéral caché sous le lit ».

Panizzi adhéra en 1820 à la Charbonnerie italienne, au moment même où l'empereur François I^{er} la mettait hors la loi, déclarant tous ses membres coupables de haute trahison. Les révoltes de Naples et du Piémont remplirent les prisons de suspects. Panizzi réussit à s'enfuir à la dernière minute et, se laissant juger par contumace à Modène, se réfugia à Lugano.

Il mit aussitôt à profit les bonnes leçons de droit qu'il avait reçues à Parme pour écrire un réquisitoire, les *Procès de Rubiera*, contre les procédés de la justice italienne. Rubiera, entre Reggio et Modène, avait une forteresse où siégeait un tribunal d'exception pour juger les inculpés du crime de lèse-majesté. Le livre parut en 1823, sans nom d'auteur, daté de Madrid. En fait, tout le monde savait qui l'avait écrit et qu'il avait été imprimé à Lugano. Contrairement à tant de pamphlets qui sont insignifiants dans la mesure même où ils sont violents, celui-ci portait, parce que Panizzi savait de quoi il parlait et qu'il projetait ses jugements sur une conception cohérente de la justice et de la politique. Le gouvernement autrichien demanda aussitôt son expulsion et, sans difficulté, obtint une requête analogue de Paris et de Turin. Ni Louis XVIII ni Charles-Félix n'avaient rien à refuser à l'empereur. Panizzi réussit à gagner Londres.

Il y trouva un compatriote illustre, le poète Ugo Foscolo, qui le présenta au meilleur italianisant d'Angleterre, William Roscoe. Celui-ci avait publié en 1796 une biographie de Laurent le Magnifique qui avait aussitôt été traduite en plusieurs langues, puis, en 1805, une étude sur la vie du pape Léon X. Ce dernier ouvrage avait aussitôt été mis à l'index, ce qui lui avait valu, sous le manteau, une intense circulation clandestine dans les Etats pontificaux. C'est dans la *library* de Roscoe que la destinée de Panizzi prit un virage à angle droit.

Le vieil homme reçut amicalement les deux Italiens et conseilla au jeune carbonaro de s'installer à Liverpool où il avait plus de chances qu'à Londres, encombrée d'émigrés, de trouver un gagne-pain. L'avis était bon. Panizzi y vécut plusieurs années de leçons d'italien et de conférences sur la littérature italienne. Les élèves ne lui manquaient pas. Tout Anglais, toute Anglaise quelque peu touché de romantisme rêvait de Venise et de Florence. Panizzi au surplus, dès la fin de son séjour à Liverpool, faisait en anglais ses conférences publiques. Contrairement à tant d'émigrés, il aimait le pays qui l'avait accueilli. Il était citoyen britannique d'esprit et

même de cœur bien avant de le devenir légalement en 1832. De toute son âme cependant, il restait patriote italien.

C'est à Liverpool qu'il reçut copie du jugement qui, à Rubiera, l'avait condamné à mort. On l'avertissait fort civilement que ses biens avaient été confisqués, sa personne exécutée en effigie et condamnée aux dépens. La facture était jointe à l'avis ; elle se montait à 225 lire 25 centesimi, incluse la gratification au bourreau. Il répondit tout aussi poliment qu'il était contraire à la fois aux principes du droit et au plus élémentaire bon sens d'exiger d'un mort quoi que ce fût ; que le gouvernement au contraire lui était redevable des frais de logement et de nourriture qu'en s'exilant il lui avait épargnés. La lettre est de la veine des pamphlets de Courier. Elle était de nature à rendre difficile le retour de Panizzi en Italie, même après que les conditions politiques y eurent été modifiées.

Roscoe cependant ne l'oubliait pas. Il le recommanda à lord Brougham qui désirait depuis longtemps voir établir à Londres une université libre de toute attache politique ou religieuse, ce qui fut réalisé en 1828. Panizzi y reçut un cours d'italien et un poste d'assistant bibliothécaire au British Museum.

De cette époque datent ses travaux littéraires : des éditions de l'Arioste et de Boiardo, une étude sur l'influence des légendes celtiques dans le roman médiéval, qui attirèrent l'attention de Macaulay. Ainsi commença une longue amitié. Le romantisme inspirait à toute l'Europe un intérêt pour ce qui était tradition populaire, ou considéré comme tel.

Ce n'est toutefois pas à l'université, mais au British Museum, que Panizzi allait accomplir l'œuvre de sa vie.

* * *

Le premier fonds provenait du testament de Sir Hans Sloane qui, en 1753, avait légué à la nation sa splendide collection de livres, manuscrits, médailles, intailles et camées. Jointe à la bibliothèque de Georges II, elle fut ouverte au public à Bloomsbury, sous le nom de British Museum. On y avait accès trois fois par semaine, sur présentation d'un ticket d'entrée. Les visiteurs étaient introduits par cinq à la fois, puis, comme les demandes devenaient plus nombreuses, par fournées de quinze, sous la conduite de bibliothécaires qui étaient en même temps des gardiens et des cicerones. En 1830, la bibliothèque, qui n'était qu'un département du British et nullement le plus important, était dirigée par Sir Henry Ellis,

noble vieillard pour qui les lecteurs étaient de dangereux ennemis à tenir à distance par tous les moyens possibles. La notion de ce que pouvait être une bibliothèque publique au sens moderne du mot existait dans la tête de Panizzi, modeste surnuméraire, et du reste, à Londres, n'existait guère que là, à l'époque même où, à Paris, Van Praet, son œuvre accomplie avait pris sa retraite.

Les difficultés étaient grandes. Chaque donation, chaque legs entraînait au Museum avec son catalogue particulier, dressé par des secrétaires qui avaient chacun leur méthode et qui le plus souvent n'en avaient aucune, qui confondaient allégrement noms et prénoms, noms d'auteurs, de traducteurs, d'imprimeurs et de villes. Panizzi dut batailler jusqu'en 1839 pour faire triompher le principe d'un catalogue unique, complet, accessible à tous. Et cependant, il était depuis 1837 conservateur du département des imprimés, avec des pouvoirs suffisants pour dépouiller peu à peu la maison de ce qui la faisait encore ressembler à une collection privée. Ses rapports avec Sir Henry Ellis étaient assez tendus, mais il était efficacement soutenu par des hommes politiques et des écrivains capables de comprendre que l'attachement aux traditions est une des forces de l'Angleterre, à condition d'être souvent compensé par des tensions adverses, de comprendre aussi qu'il fallait vaincre l'indifférence des aînés pour tout ce qui n'était pas les *beaux livres*, dignes d'être exposés dans des vitrines. Il voulait des achats massifs, de livres utiles plutôt que de livres admirables, et qui puissent être consultés dans une vaste salle de lecture. Tout cela ne put être pleinement réalisé avant 1857.

* * *

A cette époque, il était depuis plusieurs années en correspondance avec Mérimée. On ne sait ni où ni quand ils se sont rencontrés pour la première fois, qui les a présentés l'un à l'autre. La première lettre est du 31 décembre 1850 (n° 1654 de la *Correspondance générale*¹).

(¹) La publication procurée par Louis FAGAN, *Prosper Mérimée, Lettres à M. Panizzi*, 1881, 2 vol. 8°, donne un texte incomplet et retouché, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en le comparant à celui de la *Correspondance générale* établie et annotée par Maurice PARTURIER avec la collaboration de Pierre JOSSE-RAND et Jean MALLION (Le Divan, 1941, continué par Privat à Toulouse), 17 vol. Les altérations ne semblent pas imputables à Fagan lui-même, car la version sur placards paraît avoir été complète. Elle est conservée dans le fonds Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly, où l'on en refuse toute communication, ce qui est d'autant moins explicable que nulle interdiction ne pèse sur les originaux conservés au British Museum (mss. 36716 à 27). Sur ce sujet, voir Pierre JOSSE-RAND, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1924. — Dennis Mc NEICE HEALY a utilisé beaucoup de passages inédits dans *Mérimée et les Anglais*, thèse de Paris, 1946. Voir p. 162 et suiv. le rôle des deux amis en 1860 comme intermédiaires officiels entre la France et l'Angleterre, question qui devrait être réétudiée.

« Un de mes amis, M. Beyle, connu sous le pseudonyme de Stendhal dans la littérature contemporaine, avait fait copier au Vatican, dans les archives, quatorze volumes in-folio manuscrits, contenant l'analyse d'un certain nombre de procès célèbres ou d'aventures scandaleuses de la cour papale et d'Italie. A l'époque où cette copie fut faite, il était difficile de pénétrer dans les archives du Vatican. M. Beyle, qui était consul de France à Civita Vecchia, avait obtenu, avec beaucoup de peine, la permission de copier les susdits manuscrits. Ils forment quatorze volumes, écrits d'une belle main italienne, et sont en italien ou en latin.

» M. Beyle est mort, et sa sœur, qui est dans la misère, cherche à vendre ces manuscrits. Le British Museum pourrait-il, voudrait-il s'en accommoder ?... »

Quatorze volumes « écrits d'une belle main italienne », obtenus par des moyens plus ou moins mystérieux, contenant des aventures scandaleuses cueillies dans les cours papale et princières : tout ce qu'il fallait pour intéresser un bibliophile anticlérical et conspirateur et pour lui faire sentir, dès le départ, entre lui et Mérimée, les affinités qui allaient, vingt ans durant, nourrir et resserrer leur amitié. Leurs activités les rapprochaient. Depuis 1834, Mérimée était inspecteur des monuments historiques et des antiquités nationales. Guizot en 1835 l'avait fait entrer dans un comité créé par lui pour rechercher et publier des monuments inédits de la littérature, des sciences et des arts. Il consacrait la plus grande partie de son temps à ces activités dont il affecte, dans sa correspondance, de ne parler qu'avec une désinvolture de bon ton². Il rencontra des difficultés analogues à celles qu'affrontait Panizzi, notamment lorsqu'en 1858 il fut nommé membre de la commission de la Bibliothèque qui était alors dénommée Impériale.

« Je voulais vous écrire il y a longtemps, mais j'ai eu tant de tribulations que le courage m'a manqué. C'est vous qui êtes la cause de tous mes tourments, en faisant votre diable de bibliothèque qui empêche M. Fould de dormir. Il veut en avoir une

(²) Sur l'activité et la grande efficacité de Mérimée dans les différentes commissions dont il fit partie, voir P. TRAHARD, *Prosper Mérimée de 1834 à 1853*, 1924, et aussi, du même, *La vieillesse de Prosper Mérimée*, 1928. Sur Panizzi, l'ouvrage le plus important est celui de Louis FAGAN, *The life of Sir Anthony Panizzi*, 2 vol. 8°, Londres, 1880.

aussi, et je m'écrie comme Mercutio : *A plague on both your houses !*

» Je préside la commission chargée de porter la lumière dans cette noire caverne... Vous devriez bien venir nous organiser notre affaire et vous guérir de tous vos rhumes en mangeant ici de la soupe grasse et du macaroni... Si vous ne venez pas à Paris cet hiver, il faudra que j'aille vous relancer à Londres et vous embêter d'une série de *queries* aussi longue que l'échelle de Jacob... » (Lettre 2550, 25 janvier 1858.)

Combien l'on déplore que les réponses de Panizzi, en anglais, aient toutes disparu avec la maison dont Mérimée occupait, rue du Bac, le second étage ! Elle fut incendiée en 1871 pendant les troubles de la Commune. Mérimée lui-même était mort à Cannes le 23 septembre 1870, ayant vu s'effondrer un régime dont il avait lucidement senti la précarité, mais qui représentait pour lui de très chères amitiés.

Combien l'on déplore aussi que la conversation commencée en 1850 ne reprenne, à notre connaissance du moins, qu'après 1855, laissant en blanc la période où Panizzi renoua avec son passé de carbonaro, recevant les émigrés que chaque insurrection manquée envoyait à Londres et les aidant efficacement, car il était à présent hautement estimé de tout ce qui avait un nom et une influence en Angleterre, écrivains et hommes politiques.

Sa notoriété même lui rendait difficile un voyage en Italie. Il se savait surveillé, même à Londres. Gladstone en 1842 lui avait déconseillé de partir. En 1844, un voyage d'études dans les bibliothèques allemandes l'amena à Vienne où il revit un François IV fort diminué. L'entrevue du pauvre tyran et du pendu en effigie dut être assez curieuse. A Venise, se sachant suivi, Panizzi renonça à pousser jusqu'à Brescello qu'il revit seulement en novembre 1857, jour pour jour 35 ans après s'en être évadé, les gendarmes autrichiens à ses trousses.

C'est à Naples qu'il eut la grande aventure de sa vie. Les soulèvements de Calabre et de Sicile avaient rempli les prisons dont Gladstone écrivait : « C'est l'enfer sur la terre, la négation de Dieu érigée en système de gouvernement ». A son arrivée en 1851, Panizi fut convoqué par Ferdinand II, qu'on appelait le roi Bomba depuis qu'à coups de canon il avait fait régner l'ordre à Messine, celui-là même auquel le prince Salina, au début du *Guépard*, rend visite, le cœur plein de fidélité et de mépris.

Avec le calme d'une bonne conscience, le roi mit la conversation sur quelques arrestations récentes, celle de son ancien ministre Boerio, du publiciste Luigi Settembrini, incarcérés d'abord au Château de l'Œuf, puis à la terrible Vicaria, dont on parlait alors comme nous d'Auschwitz il y a trente ans. Panizzi estimait que le jugement de Gladstone sur les geôles napolitaines était au-dessous de la vérité. Il le dit au roi qui le congédia avec un sourire amusé : « *Addio, terrible Panizzi* ».

Celui-ci quitta Naples en se jurant de libérer Settembrini et Boerio alors détenus dans l'île de San-Stefano. Il parvint à les avertir qu'à la fin de septembre 1853, un vapeur frété par lui, ayant une flamme blanche à chaque mât, s'approcherait de l'île puis s'éloignerait pour leur envoyer à minuit ses canots qui toucheraient la côte au moment que les prisonniers leur indiqueraient en approchant une lampe de leur fenêtre. Des Anglais fort raisonnables approuvèrent ce plan et tinrent à lui apporter leur concours. Panizzi reçut de Mrs Gladstone une contribution de cent livres et deux cents de différents amis de cette dame. Un petit steamer prit la mer au jour dit, mais dut aussitôt rentrer au port à la suite d'une avarie. Celle-ci à peine réparée, il subit une tempête au large de Yarmouth et sombra.

Settembrini réagit avec courage et résignation. Le roi Bomba, au surplus, souhaitait se débarrasser de ces détenus dont l'Europe parlait un peu trop. Il négocia un accord avec la République Argentine qui acceptait de les recevoir, sans donner du reste aucune garantie sur le sort qui leur serait fait. Panizzi leur déconseillait d'accepter, convaincu qu'ils seraient là-bas traités comme des esclaves. Après bien des tractations, ils furent embarqués pour New-York et kidnappés en cours de route par le propre fils de Settembrini, devenu officier dans la marine anglaise, qui obligea le capitaine à faire escale à Queenstown, d'où on les amena triomphalement à Londres. Cette prodigieuse équipée transporta d'aise toute l'intelligentsia de la ville et valut à Panizzi une lettre enthousiaste de Charles Dickens, qui s'offrait à trouver un éditeur si les évadés voulaient écrire leurs mémoires.

Cette histoire, qui pourrait tout entière figurer en marge de la *Chartreuse*, aurait ravi Stendhal, qui adorait les conspirations et qui a fait de la prison un des thèmes majeurs de ses romans. Les sentiments de Mérimée durent être plus partagés. « L'expédition de Garibaldi me plaît, écrit-il le 23 mai 1860 (Lettre 2931), parce que j'aime les romans et les aventures. » Mais il n'aimait pas beaucoup qu'on les mêlât à la réalité, et les coups de force de Garibaldi causaient trop de massacres, provo-

quaient trop de complications politiques, pour ne pas l'agacer. Cette lettre du 23 mai répond, non sans impatience, à une imputation de Panizzi dont malheureusement nous n'avons pas le texte :

« Je savais que les Anglais étaient gens d'imagination et enclins parfois à prendre des vessies pour des lanternes ; mais vous, cosmopolite et *hombre de rason*, comme disent les Espagnols, vous me cassez bras et jambes avec votre accusation de complicité avec Garibaldi ! Il n'y a que *moi*, ici, qui m'intéresse à son expédition, et je crois qu'elle a déplu énormément à l'empereur, qui se disposait à évacuer Rome le mois prochain et qui se trouve bien empêché à présent entre l'enclume et le marteau... »

Cosmopolite et *hombre de rason*, il l'était bien plus que Panizzi lui-même, et il ne tarda pas à considérer Garibaldi comme un cerveau brûlé dont la témérité et l'absence de jugement ne pouvaient que compromettre la cause qu'il défendait. Il ne cessa de le dire à Panizzi, sans toutefois parvenir à le détacher sentimentalement de cette Jeune Italie qui avait pris la relève quand les carbonari s'étaient dispersés. Panizzi, toute sa vie, resta, en profondeur, un romantique. Le mot aurait étonné, au British Museum, aussi bien ses collaborateurs que ses adversaires. Ils ne connurent de lui que son réalisme, son exactitude, la précision de ses plans et de ses attaques, une intransigeance qui pouvait aller jusqu'à la violence, une sévérité corrigée par un extrême souci de justice. L'antiromantisme de Mérimée, au surplus, est trop systématique, on pourrait dire trop agressif, pour ne pas trahir une lutte constante contre une tendance toujours présente et refusée. C'est peut-être là une des raisons de son amitié pour Panizzi, en qui il trouvait une certaine fantaisie, un certain panache qu'il ne se serait pas accordés, mais qu'il aimait trouver chez un autre. On souhaiterait savoir comment il a jugé la conspiration londonienne en faveur de Settembrini, mais toute lettre nous manque pour cette période.

Panizzi eut toute sa vie de l'indulgence pour les exaltés dont Mérimée, peu après une première bouffée d'indulgence, critiqua durement l'activité brouillonne et néfaste. Dès 1837, il avait aidé Mazzini réfugié à Londres. En 1856, un jeune homme qui passait ses journées au British à dévorer des livres fut reçu par le conservateur, qui lui accorda des secours accompagnés de conseils de sagesse qui ne furent pas suivis. C'était Felice Orsini, qui, le 14 janvier 1858, tenta d'assassiner Napoléon III, reprochant à l'ancien carbonaro d'avoir trahi la cause de la liberté italienne. Orsini fut guillotiné,

mais six mois après l'empereur rencontrait Cavour à Plombières et préparait avec lui une alliance dirigée contre l'Autriche. C'est à partir de cette alliance, de la courte guerre qui s'ensuivit, du brusque recul de Napoléon III après Solferino, alors que toute l'Italie espérait lui voir poursuivre l'avantage acquis par trois victoires en un mois, que les lettres de Mérimée deviennent plus longues et plus fréquentes :

29 avril 1859 (L. 2736).

« Nous sommes une drôle de nation ! Je vous écrivais il y a quinze jours qu'il n'y avait en France qu'un seul homme qui voulût la guerre, et je crois avoir dit la vérité.

» Aujourd'hui, tenez le contraire pour vrai. C'est maintenant un enthousiasme qui a son côté magnifique, et aussi son côté effrayant. Le peuple accepte la guerre avec joie ; il est plein de confiance et d'entrain. Quant aux soldats, ils partent comme pour le bal. Avant-hier, ils écrivaient sur leurs wagons : "Trains de plaisir pour l'Italie et Vienne" ...

» Ils se croient des chevaliers errants allant combattre pour leur dame. »...

27 mai.

« Rien de nouveau sur le théâtre de la guerre, si ce n'est les progrès de Garibaldi... J'envie les émotions de ces gaillards-là. »...

30 juin (L. 2764).

Vous me demandez une lettre sur la politique, mais ce n'est pas chose facile. En ce qui nous concerne, l'opinion du peuple est excellente. Jamais le gouvernement n'a été plus facile. Les républicains sont convertis pour la plupart ; mais les salons, les belles dames et les beaux messieurs sont toujours fort mauvais. Ils tuent, à chaque bataille, un grand nombre de généraux qui se portent bien, ils annoncent des malheurs à venir qui, grâce à Dieu, ne se réalisent pas, etc. Les dévots, de leur côté, se remuent et déclament contre une guerre impie. Le peuple ne leur en sait aucun gré...

» Il semble que nous nous y prenons mal avec la cour de Rome. Nous avons un général dévot et un ambassadeur qui croit que la religion est bien portée. Ni l'un ni l'autre ne sont propres à traiter avec un coquin tel que le cardinal Antonelli. Il faudrait

envoyer un Corse ; vous savez que Sénèque les accuse de *negare deos*. Jamais un Italien ne dira à un de ses compatriotes les bêtises et les lieux communs sur la religion auxquels un Français voltairien se laissera toujours prendre. Mon procédé avec le Saint-Siège consisterait à dire : "Si Votre Sainteté ne nous seconde pas, je la plante là et je la laisse assassiner par ses sujets, quitte à la venger après et à la canoniser..." »

Quand Mérimée écrivait cela, six jours après Solferino, les jeux étaient faits, mais il n'en savait rien. Napoléon III signait la paix le 11 juillet, l'armée française rentrait en août, le Piémont recevait la Lombardie, les princes chassés de leurs Etats y rentraient pour former avec les autres souverains italiens une confédération sous la présidence honoraire du Saint-Père. On devine l'affreuse déception de Panizzi. Mérimée, non sans embarras, lui écrit le 12 juillet (Lettre 2770) :

« Comprenez-vous quelque chose à ce qui se passe ? Le peuple ici n'a pas trop bien accueilli la paix. Il aime la guerre, il voulait achever l'ennemi. Le bourgeois au contraire est dans le ravissement...

» On dit que la vue du champ de bataille de Solferino a beaucoup frappé l'empereur (le nôtre), et qu'il a laissé voir qu'il ne voulait plus de guerre. Un autre motif qui a pu le déterminer, c'est la probabilité d'une révolution en Autriche, révolution rouge, hongroise, bohême, croate... »

Le 15 juillet (Lettre 2773).

« Tout est encore obscur dans cette grande affaire. Il y a bien des choses fâcheuses dans ce qu'on sait du traité ; mais ce n'est pas une raison pour jeter le manche après la cognée... »

Le 20 juillet :

« Je crois, tout bien considéré, que l'entreprise était au-dessus de nos forces...

» Nos gens reviennent furieux contre les Italiens. Ils disent que le peuple est tout à fait *autrichien*. Le fait est que nous avons toutes les peines du monde à être renseignés sur les mouvements de l'ennemi, tandis qu'il était très bien servi par les paysans. J'ai une théorie : c'est que, pour qu'un peuple s'insurge, il faut qu'il n'ait pas l'habitude de coucher dans un

lit... Les Lombards sont trop civilisés, et, de plus, tant d'années de paix les ont rendus apathiques... »

25 juillet (Lettre 2782) :

« Je pourrais vous accabler sous le poids de centaines d'anecdotes sur le peu de sympathie que nous avons trouvée en Italie parmi le peuple. Je vous en fais grâce. Comment en serait-il autrement dans un pays gouverné comme il l'a été ? »

Ces passages sont curieux à rapprocher. Mérimée fait valoir à son ami le courage du peuple français et sa générosité à se battre pour une bonne cause, tandis que les salons sont du mauvais côté. Mais son zèle à défendre la politique de son pays — et celle de l'empereur — l'amène alors à incriminer le peuple italien, ce qui dut peiner Panizzi. Les deux amis avaient bien des points communs dont leurs biographes énumèrent volontiers les plus apparents : sensualité, jovialité, goût de la bonne cuisine, des bons vins, des femmes, infortunes amoureuses, mêmes préoccupations politiques, mêmes regards tournés vers l'Italie. Tous deux furent, au plein sens du mot, des Européens. Mérimée est peut-être le seul écrivain français pour qui les autres pays aient fortement, vitalement existé. Les voyages ne lui ont pas suffi — il séjourna dix-huit fois en Angleterre entre 1826 et 1868 —, ni les images rapides qu'on peut en rapporter. Il s'est résolument détaché de ce qu'on a appelé le narcissisme monoglotte des Français. Il a connu les pays étrangers par la fleur de leur littérature, qu'il lisait dans le texte original. En quoi il dépasse Stendhal qui a aimé Milan comme un Parisien peut aimer Paris, mais qui n'a pas fait beaucoup plus que de garder l'Italie annexée à la France, ainsi qu'il l'avait connue au temps de la République Cisalpine. Mérimée, en profondeur, était beaucoup plus attaché à son pays et convaincu de sa supériorité en toutes choses qu'il n'aurait consenti à l'avouer. Mais il mettait toute sa coquetterie, qui était grande, à le critiquer et à parler parfaitement plusieurs langues. Panizzi, de son côté, écrivait bien le français et entendait l'allemand.

Parmi leurs ressemblances, faut-il noter l'horreur du mariage ? En 1833, quand il avait 30 ans, une dame parle à Mérimée d'une jeune fille qui est folle de lui :

« Je lui dis que je ne me marierais jamais et que je me lavais les mains de toute cette affaire-là. » (Lettre 172.)

Mais que penser, à ce sujet, de Panizzi, sur lequel nous sommes beaucoup moins renseignés ? La biographie que lui a consacrée Louis

Fagan, centrée tout entière sur la Bibliothèque — épouse, au surplus, exigeante — ne contient aucun épisode féminin, ce qui peut signifier qu'il n'y en eut point, sinon de ceux qui doivent leur agrément à leur extrême brièveté, ou bien qu'ils furent tels qu'un conservateur des estampes, écrivant sous le règne de Victoria, préfère n'en rien dire.

Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous en saurions bien davantage si les lettres à Mérimée n'avaient été perdues. Celles de Mérimée, même dans la publication intégrale actuellement acquise, nous en apprennent moins qu'on ne pourrait le croire. Certains épistoliers écrivent de telle sorte que le visage du destinataire apparaît vivant dans les lignes qui lui sont adressées. Ce n'est pas le moindre charme de M^{me} de Sévigné : elle adore sa fille et ne dit d'elle que les choses les plus élogieuses. Mais, à son insu, l'image qu'elle nous livre de M^{me} de Grignan correspond trait pour trait au portrait peu flatté qu'en trace Saint-Simon. Bussy-Rabutin, Pomponne, sont tout aussi vivants, aussi singuliers. Chacun des correspondants de Courier, de Flaubert, de George Sand, quand même nous n'en saurions rien d'ailleurs, a son individualité propre. Ce don-là, Mérimée en est dépourvu. Nous avons de lui trois cents pages de lettres à la comtesse de Boigne. Elles sont pleines de récits amusants, de croquis rapides qui font sortir de l'ombre bien des figures mal connues. La seule personne qui en soit absente est M^{me} de Boigne elle-même. Le ton respectueux de Mérimée suggère une dame âgée et une personne de qualité. Nous n'en saurons pas davantage. De même, les lettres à Panizzi révèlent une charmante impératrice Eugénie, spontanée, rieuse, amie attentive ; le visage endormi de l'empereur est inoubliable. Mais de Panizzi lui-même nous distinguons, sans plus, les goûts et les activités. Une indication comme « cosmopolite et *hombre de raxon* » est tout à fait isolée. Paradoxalement, un portrait de Panizzi par Mérimée pourrait peut-être se composer de traits cueillis dans des lettres à d'autres correspondants. Peut-être la rapide esquisse que nous traçons ici incitera-t-elle un chercheur courageux à entreprendre cette enquête.

* * *

Les collaborations des deux amis, en revanche, nous sont bien connues. Devenu maître absolu de la bibliothèque, Panizzi avait eu fort à faire avant d'obtenir pour elle, au milieu des collections de toute espèce qui étaient la gloire du Museum, l'espace indispensable à sa mise en valeur. Il ne voulait plus des salles somptueuses du début de sa carrière, où vingt élus siégeaient dans des fauteuils Queen Anne autour d'une table de conseil d'administration. Il voulait un local pour six cents lecteurs, avec

25.000 volumes de référence à leur disposition. Il esquaissa lui-même le plan de l'immense rotonde de Russell Square, d'un diamètre presque égal à celui du Panthéon romain, un peu supérieur à celui du dôme de Saint-Pierre. Elle fut inaugurée en 1857. L'ombre de Van Praet dut en frémir de jalousie, car Paris, si longtemps en avance sur Londres, était à présent dépassé. Mérimée publia dans le *Moniteur* un long article sur la nouvelle salle de lecture. C'est alors que le ministre Fould le chargea d'aller à Londres demander à Panizzi des leçons de bibliothéconomie.

Il y eut entre eux plus d'un échange. Les énormes collections d'histoire naturelle entassées au Museum donnèrent pendant des années des maux de tête à Panizzi. Les animaux empaillés devaient être protégés des mites ; les modèles en plâtre prenaient énormément de place. Il poussa un soupir de soulagement quand le tout fut transféré à Kensington. « Il donnerait volontiers trois mammouths pour une aldine », disait Macaulay. Il ne se considéra cependant pas comme quitte envers eux après les avoir logés ailleurs. De même qu'il avait voulu une bibliothèque où tous pussent s'instruire, il souhaitait voir autour des collections une école, avec des leçons et des conférences. Quelque chose de semblable existait au Jardin des Plantes. Il s'enquit auprès de Mérimée qui tenta de le renseigner :

« Le Jardin des Plantes est une république. Les professeurs en sont tour à tour administrateurs. Le ministre actuel a voulu les tirer de leur douce quiétude, savoir ce que devenaient les œufs d'autruche et les légumes et les fruits. Ces messieurs ont été demander à l'empereur qu'on les laissât tranquilles, et l'empereur, qui a beaucoup d'estime pour les savants, a prié le ministre de s'occuper d'autre chose. » (L. 2923, 30 avril 1860.)

« Flourens m'a donné de nouveaux détails sur l'administration du Jardin des Plantes... Chaque professeur est souverain absolu dans sa collection. Il en résulte plus d'un inconvénient grave. Par exemple, un singe étant mort au Jardin des Plantes, M. Cuvier voulut voir s'il avait treize côtes. M. de Blainville, professeur, ayant les singes sous ses ordres, ne permit pas la vérification. » (L. 2926, 3 mai 1860.)

« Je me suis adressé à Elie de Beaumont, secrétaire de l'Académie des Sciences. Il pense, comme tous les gens sensés, que les crocodiles empaillés doivent faire retraite devant les marbres grecs et les manuscrits... » (L. 2927, 11 mai 1860.)

Panizzi, à vrai dire, tout en admirant fort les marbres grecs, leur cherchait déjà, moins près de lui, un autre emplacement.

* * *

Il resta en activité jusqu'à soixante-huit ans. Mérimée lui écrit le 3 juillet 1865 :

« L'impératrice savait quelque chose de vos projets de retraite et m'a fort questionné à ce sujet. J'ai répondu que loin d'être de mauvaise humeur vous étiez un souverain absolu au Museum, que vous imposiez vos volontés de la façon la plus despotique, au point d'exiler le gorille sous prétexte que vous ne le trouviez pas assez beau. »

Une lettre de la semaine suivante, à la comtesse de Boigne, est beaucoup plus explicite :

« Je vais la semaine prochaine en Angleterre voir mon ami Panizzi qui a pris la grande résolution de se retirer du British Museum. C'est une grosse affaire que de quitter un gouvernail que l'on a tenu heureusement pendant une trentaine d'années. Il ne sait pas encore s'il est content ou fâché de sa détermination. Je crains pour lui le passage toujours difficile du travail à l'oisiveté, et il ne fait qu'un cri après moi. Je vais passer quinze jours auprès de lui à le prêcher et à prendre congé du British Museum où j'étais, après lui, une sorte de souverain. Les policemen me connaissent tous et me saluent... »

* * *

La même année, Panizzi fut nommé sénateur du royaume d'Italie. Il songea un moment à partir pour Florence, se demandant au surplus si là-bas on ne lui reprocherait pas la pension que lui faisait le gouvernement de la reine. Mérimée, lui-même membre du sénat impérial, lui répond le 17 octobre (Lettre 3821) :

« En admettant qu'on vous fît un reproche de votre pension, vous auriez une belle réponse à faire en style cicéronien : "*Verumenimvero*, vous m'avez proscrit, vous m'avez pendu ; l'Angleterre m'a accueilli, m'a récompensé de longs services et, pendant mon exil, j'ai été bien souvent à même de partager, avec beaucoup d'entre vous, les guinées britanniques, etc., etc... »

Mérimée semble oublier ici que les Italiens de 1865 n'étaient plus ceux qui avaient pendu Panizzi en 1822... Il continue :

« A mon point de vue, le grand avantage que je trouvais *pour vous* au Sénat, c'est une occupation... Vous trouveriez là un travail sérieux et l'occasion d'être utile. Vous avez appris beaucoup de choses avec les Anglais, dont on a besoin sur le continent... Enfin, et c'est là peut-être le point capital, vous pourrez soutenir les mesures sages et combattre les folies dont le gouvernement italien aura pendant longtemps encore à se défendre... »

« Si vous étiez un peu plus intrigant, je vous ferais remarquer que M. d'Azeglio³ parle de sa retraite et que vous seriez l'homme que le roi d'Italie devrait avoir à Londres, s'il voulait bien réellement être servi. Je crains que vous n'ayez pas d'ambition politique et que vous ne manquiez de goût pour les cours et pour l'étiquette... »

On voit quel cas Mérimée faisait de la *razon* de son ami. On sent aussi avec quelle méfiance cet aristocrate né considérait tout régime démocratique. D'année en année il parle des *rouges* avec une crainte et un mépris croissant (Lettre 4534). Il écrit le 15 juillet 1866 (Lettre 3350) :

« M. de Bismarck est mon héros. Il me paraît, quoiqu'Allemand, avoir compris les Allemands et les avoir jugés aussi niais qu'ils sont... »

Puis, le 1^{er} septembre 1868 :

« Il y a en Prusse un parti considérable qui veut la guerre, les vieux Prussiens qui ne jurent que par le grand Frédéric et qui, depuis Sadowa, ne croient pas que rien puisse résister au fusil à aiguille. M. de Bismarck, qui est homme de bon sens, est le bouchon qui retient l'explosion de cette mousse belliqueuse... »

Il ne perdait pas une occasion de se moquer de Garibaldi : « Vous aurez de la peine à l'empêcher de faire des sottises. Elles lui sont aussi naturelles qu'à un pommier de porter des pommes. » Garibaldi vint à Londres en 1864, annoncé par des commentaires ironiques :

« Je crains bien quelque nouvelle sottise... On prétend qu'on

(3) Il était en 1865 ambassadeur à Londres du roi d'Italie.

lui prépare une ovation magnifique en Angleterre. Est-ce qu'il n'y a pas là quelque journal sensé qui fasse justice à ce cerveau brûlé ? »

Panizzi pouvait ne pas approuver les méthodes de Garibaldi, mais le vieux lutteur serait toujours son frère d'armes dans le grand combat. Il le conduisit saluer la tombe d'Ugo Foscolo à Chiswick. Garibaldi voulut haranguer la foule. Panizzi l'en dissuada, ce genre de manifestation lui semblant peu conforme à l'étiquette anglaise. Il se trompait. Reconnu par quelques passants, Garibaldi fut acclamé. Le peuple de Londres restait beaucoup plus romanique que Mérimée. Celui-ci n'en estimait davantage, ni le peuple, ni le romantisme.

* * *

En décembre 1869, Mérimée se sent mal. Il écrit à Panizzi qui vient d'être *knighted* par la reine :

« Mon cher sir Anthony, ne mangeant pas, je suis très faible, moins cependant que la logique ne semblerait l'exiger. La vérité est que l'animal s'affaiblit et, s'il était moins coriace, il y a longtemps qu'il aurait donné sa démission. Je pense très souvent à ce moment-là, et je me demande s'il est très pénible, s'il vous vient des idées différentes de celles que vous avez en santé, en un mot, si vous avez beaucoup d'ennui à mourir ? Vous me répondrez qu'il y a beaucoup de variété dans les morts, et que c'est une loterie où l'on gagne et perd. La difficulté est d'avoir un bon numéro. »

Cette lettre (n° 4680) est du 26 décembre. Mérimée mourait à Cannes le 23 septembre de l'année suivante, après avoir vu « tout ce que l'imagination la plus lugubre pouvait inventer de plus noir dépassé par l'événement... un effondrement général, une armée française qui capitule, un empereur qui se laisse prendre. Tout tombe à la fois. » Et, quelques jours plus tard, une quinzaine avant la fin : « Si je pouvais m'endormir comme Epiménide ! ».

* * *

Son vieil ami, son aîné de six ans, ne s'éteignit qu'en 1879, après un long et douloureux déclin, incapable même, dans les derniers temps, de tenir une plume. Son fidèle Fagan a laissé un récit de ses dernières années.

Une question se pose ici, celle que suggère Mérimée dans sa lettre de 1869. Il avait souvent déclaré qu'on chercherait vainement soit à le marier, soit à le convertir.

Les sentiments de Panizzi, sur ce point comme sur plusieurs autres, étaient plus complexes. Fagan imprime (*Life of Panizzi*, II, p. 300) une note où son vieux maître, relevant d'une grave maladie, avait marqué sa volonté. Il avait appris avec colère qu'un prêtre avait tenté de forcer sa porte et ne s'était pas laissé éconduire sans difficulté. L'entourage avait ordre de s'opposer dorénavant à toute tentative de ce genre.

« He knew, dit Fagan, all the insidious arts of the Church to which he nominally belonged, and of the religion which he always professed. »

Fagan ajoute : aussitôt que la question religieuse était mise sur le tapis, Panizzi disait : « I am a Roman Catholic », « and there was an end. »

Il fut enterré dans le cimetière catholique de Kensal Green. L'anti-clérical était-il resté croyant ? Était-il simplement agacé par les plaisanteries anglicanes contre le papisme ? Cette question n'est pas la seule sur laquelle on aimerait en savoir davantage.

Une question se pose ici, celle du mariage. M. de la Roche-Beaucourt, dans sa lettre de 1869, écrit : « Il n'est pas douteux que, si on cherchait vainement, on ne le trouverait pas. »

Les sentiments de l'auteur, sur ce point, comme sur plusieurs autres, étaient plus complexes. En 1869, il écrivait à son vieux maître, relevant d'une grave maladie, avait essayé de se lever. Il avait appris avec plaisir qu'un prêtre avait tenu de fortes paroles et ne s'était pas laissé égarer par les difficultés. L'encouragement avait été de « opposer directement à toute tentation de ce genre ».

« The key, the key, all the nations are of the Church to which he nominally belonged, and of the religion which he always professed. »

Il fut encore dans le cimetière catholique de Kensal Green, l'été 1871. Il fut encore dans le cimetière catholique de Kensal Green, l'été 1871. Il fut encore dans le cimetière catholique de Kensal Green, l'été 1871.

« I am a Roman Catholic » : « and there was an end ».

Cette lettre (n° 4680) est du 25 septembre 1871. M. de la Roche-Beaucourt est à Cannes le 23 septembre de l'année suivante. Il écrit de là à son ami, lui disant que l'imagination la plus lugubre pouvait imaginer de plus grands dangers par l'éloignement... un effondrement général, une armée française qui capitule, un empereur qui se laisse prendre. Tout cela est à la fois « et quelques jours plus tard, une quinzaine après la fin » : « Si je pouvais m'exprimer comme Espérandieu ! ».

Son état, son âge de 66 ans, se dégradent qu'en 1879, après un long et douloureux déclin, incapable même, dans les derniers temps, de tenir une plume. Son fidèle Ragan a écrit un récit de ses dernières années.

272975 B

ULg - C.I.C.B.



707501107

LIBER

272975B